

Remplir complètement ce Bon.  
le découper et le conserver  
jusqu'à nouvel ordre.

A QUEL LIVRE SE RAPPORTE LE DESSIN N° 83 ?

Titre du Livre

Nom de l'Auteur

Nom du Concurrent

Adresse

10<sup>e</sup> Année. — N° 3.048. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes.

Pierre Lafitte, fondateur.

Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. — NAPOLÉON

Téléphone : Gutenberg 02-73 - 02-75 - 15-00. — Adresse télégr. : Excel-Paris.

20, rue d'Enghien, Paris.

MARDI

25

MARS

1919

La colère est une  
courte folie : tenez-  
lui tête. Elle com-  
mande si elle n'obéit.

HORACE (Épîtres Livre I.)

**LA TRAVERSÉE DES VOSGES EN CHEMIN DE FER**

LES VOIES FERRÉES EN CONSTRUCTION ET EN PROJET



CARTE DES VOSGES MONTRANT LES PROJETS DE PERCEMENT PROPOSÉS ET CEUX QUI VONT ÊTRE EXÉCUTÉS A BRÈVE ÉCHÉANCE

Bien que les chaînes de montagnes n'aient jamais été un obstacle au développement du rail, les Vosges étaient restées jusqu'ici sans chemin de fer, les seules lignes existantes les tournant au nord et au sud. Cette absence de voie directe obligeait les voyageurs allant d'Épinal à Colmar, par exemple, à passer par

Nancy et Saverne ou par Belfort et Mulhouse. Il fallait une journée pour ce parcours : deux heures eussent suffi en ligne droite. La traversée des Vosges, demandée en 1860, va être réalisée prochainement par le col de Saales et le tunnel d'Urbès. On obtiendra ainsi un raccourci de plus de 50 kilomètres.



UN ANNIVERSAIRE

CLAUDE DEBUSSY

IL Y A AUJOURD'HUI EXACTEMENT UN AN QUE LE GRAND MUSICIEN SUCCOMBA

C'était pour l'art français une perte immense: les circonstances étaient alors si tragiques qu'elle passa presque inaperçue.



CLAUDE DEBUSSY AU BALCON DE SA MAISON DE CAMPAGNE

Voilà un an qu'il nous a quittés, abattu en pleine maturité, en pleine possession de son génie, par un mal insidieux que les angoisses et les douleurs de ces quatre années de guerre avaient subitement aggravé. C'était pour l'art français une perte immense; les circonstances étaient alors si tragiques qu'elle passa presque inaperçue. De ses admirateurs, de ses amis, beaucoup se trouvaient retenus par leur devoir, d'autres dispersés, certains avaient disparu. Nous n'étions qu'un petit nombre à le conduire à sa dernière demeure, en traversant la capitale menacée. Tous nous avions le sentiment qu'à tant de ruines amoncelées sur le sol de France, à tant de mutilations et de meurtres venant de s'ajouter une destruction non moins cruelle, et il nous semblait ensevelir avec lui les plus beaux rêves de notre jeunesse, que nous devions à sa musique.

Qu'il ait été un grand musicien, nul ne le conteste aujourd'hui. Mais il fut plus encore, parce que sa pensée entretenait de subtiles analogies avec les arts plastiques et la poésie contemporaine, et combattait au delà de toute espérance les vœux d'une époque inquiète de l'avenir. Aucun artiste ne fut plus ennemi de la prédication et du dogme. Aucun ne vena une existence plus retirée, plus désignée de toute annihilation, de toute explication, de toute discussion même. Aucun cependant n'eut de plus fervents disciples, que souvent il ne connaissait pas; aucun n'exerça sur les esprits un plus grand empire; aucun, bien qu'il ne délivrât nul enseignement, ne mérita mieux le nom de maître.

Dès son premier ouvrage de quelque importance, la cantate de l'Enfant prodigue, qui lui valut le prix de Rome en 1884 et fut exécutée par Mme Caron, MM. Van Dyck et Taskin, une fraîcheur exquise annonçait les plus heureux dons de l'inspiration. En 1886, la Damselle élue, écrite sur le poème de Rossetti que M. Gabriel Sarrazin venait de traduire, affirmait le goût littéraire du jeune musicien et son penchant au symbolisme, qui rénovait alors la poésie, sous les auspices de Stéphane Mallarmé. Claude Debussy fut un hôte assidu de ce salon recueilli où il connut Verlaine, Henri de Régnier, Pierre Louys, Odilon Redon, Whistler, les meilleurs poètes et les meilleurs peintres de ce temps, et c'est là qu'il fit ses humanités. Dès 1888, il mettait en musique les Ariettes oubliées, de Verlaine, et, en 1892, dédiait à Stéphane Mallarmé son premier poème symphonique, le Prélude à l'Après-midi d'un Faune.

Parmi les musiciens, ses préférences instinctives étaient pour les classiques: Bach et Mozart, Couperin et Rameau. L'émphase le choqua partout où il la rencontra; aussi le romantisme ne l'attira jamais. Cependant il reconnut la grandeur de Wagner, fit le pèlerinage de Bayreuth, pleura à Parsifal, et la Damselle élue porte quelques traces d'une influence dont il se délivra bientôt, par l'exemple de Moussorgski. Il fut l'un des premiers en France à connaître la partition de Boris Godounov, que Rimski-Korsakov à ce moment n'avait pas défigurée encore, et à en comprendre la déton de douceur, de vérité, de pitié.

Dès 1892, il avait fait choix, pour le mettre en musique et le produire, si possible, au théâtre, du drame de Maeterlinck, Pelléas et Mélisande. Il y travailla dix années, ou plutôt il y songea ces dix années, interrompant, selon sa coutume, sa méditation pour écrire, quand il sentait l'instinct venu de fixer sa pensée. Entre temps, d'autres œuvres, moins considérables mais non moins significatives, lui venaient à l'esprit, s'achevaient: le délicieux et poétique Quatuor à cordes, en 1893; les Proses lyriques, dont il rédigea lui-même les paroles, en 1894; les Chansons de Bilitis, de Pierre Louys, en 1898, et, la même année, les trois Nocturnes, que M. Chevillard a eu le grand mérite d'exécuter à un de ses concerts, le 9 décembre 1900, et qui nous apportèrent la révélation d'un art inconnu jusque-là: d'un art immatériel et évocateur, pour qui toute figure est transparente et se dissout dans l'espace et la lumière en y laissant sa trace, son reflet, son sillage: nuages, fêtes, sirènes, qui de nous oubliera, jamais ces paysages aériens, si simples, si mouvants, et

comment n'y pas reconnaître, mieux qu'en toute peinture, la perfection de l'impressionnisme? Ce fut ensuite, le 30 avril 1902, la bataille de Pelléas, que tous les bons juges de Paris estimaient perdue d'avance, et qui fut, dès que ces prophètes de malheur ne furent plus là et qu'un public sincère eut accès à la salle, un durable triomphe. C'est un miracle que Pelléas et Mélisande ait été composé: c'en est un autre qu'il ait été joué; MM. Albert Carré, André Messager, Jusseume, Mlle Gardin, MM. Jean Périer, Durand et Vieille ont droit à la reconnaissance de leurs contemporains et de la postérité, qui, sans leur courage, eût peut-être ignoré à jamais ce chef-d'œuvre d'émotion, de pitié, d'innocence et d'harmonie.

Depuis ce succès qui, à sa grande surprise, lui conféra la gloire, Claude Debussy eut d'heureux loisirs, qu'il voua tout entier à la musique. En 1904, de nouvelles Fêtes galantes, de Verlaine, et trois Chansons de François, sur des paroles de Charles d'Orléans et de Tristan l'Herminette; en 1905, le puissant poème symphonique de la Mer; en 1909, les trois Images pour orchestre; en 1910, les trois Ballades de François Villon, attestant le perpétuel progrès de sa pensée de plus en plus affirmée, et ce progrès aboutissait, en 1911, à un nouveau chef-d'œuvre, la musique de scène pour le Martyre de Saint-Sébastien, où rayonne une beauté surnaturelle, puis à ses derniers ouvrages, les Préludes pour piano, et les Sonates en concert, où, plus délibérément encore, il renouait, en un style nouveau, la tradition classique, et, sans rien sacrifier de la grâce ni de la tendresse, trouvait moyen de les inscrire en des lignes et des rythmes dont Rameau n'eût pas désavoué la netteté et l'élégance. D'autres compositions restent inachevées. Je ne cite que l'une d'elles: une Ode à la France, dont il avait déjà écrit la première partie et esquissé les deux autres, quand le travail lui devint impossible.

Il n'aura pas été donné à Claude Debussy de célébrer notre victoire et la paix glorieuse dont il garda, même aux jours de pire inquiétude, l'espérance profonde. Qui, cependant, était plus que lui digne de célébrer la France, qu'il aimait en toute ardeur, dévotion et simplicité, comme on aime une mère, et qui doit reconnaître en lui un de ses plus beaux enfants?

Louis LALOY.

M. Millerand a rejoint son nouveau poste

STRASBOURG, 24 mars. (Dépêche particulière). — M. Millerand est arrivé aujourd'hui à midi, accompagné de MM. Bompard, Eugène Petit et du commandant Menard. Il a été reçu par les généraux Gourdau, Hirschauer et par MM. Maringer, Mirman et Poulet.

Après un déjeuner intime à la préfecture, M. Millerand a conféré avec les commissaires de la Lorraine et du Haut-Rhin, ainsi qu'avec le général Gourdau. M. Millerand repartira demain les chefs des services. Il compte repartir pour Paris samedi soir.

A Hambourg

Les départs des navires s'effectuent normalement.

ZURICH, 24 mars. — D'après un télégramme de Berlin, le départ des navires allemands de Hambourg ne rencontre plus maintenant aucune difficulté. L'envolement des marins suffit largement aux besoins. D'après les nouvelles reçues jusqu'à présent, 15 navires avaient quitté le port jusqu'à samedi. De nombreux autres navires sont également prêts à prendre la mer. Comme on l'a déjà signalé, les représentants de nombreux autres ports avaient déclaré, au cours d'une séance décisive à Hambourg, qu'ils conserveraient le point de vue de refus de s'embarquer.

Un aérobus monstre

Il transporterait cent voyageurs et parcourrait 850 kilomètres sans escale.

LONDRES, 24 mars. — Prochainement, on va procéder, en Angleterre, aux essais d'un avion superplaque, construit pour transporter cent voyageurs et six tonnes de marchandises. L'appareil, muni de six moteurs, d'une puissance de 3.000 HP, peut atteindre une vitesse horaire de 160 kilomètres et parcourir 850 kilomètres sans escale.

LES ÉVÉNEMENTS DE BUDAPEST

LA HONGRIE COMMUNISTE

Le comité exécutif révolutionnaire a commencé de mettre en vigueur son programme. Des socialistes qui appartenaient au cabinet Karolyi font partie du nouveau gouvernement. Les conseils des ouvriers, des soldats et des paysans vont être élus.

LES BOLCHEVIKS ENVERRAIENT UNE ARMÉE AUX HONGROIS

Les nouvelles parvenues hier de Hongrie ne modifient point l'impression première qu'ont laissée les événements de Budapest. Depuis que le télégraphe est entre les mains des soviets hongrois, il arrive une quantité considérable de proclamations lancées par les dictateurs du prolétariat; elles ne sont que la paraphrase des appels qu'adressèrent, dès le changement de gouvernement, les nouveaux commissaires du peuple aux communistes du monde entier, pour les inviter à une action générale.

Elles insistent sur le calme dans lequel s'est opérée la « révolution », sur les succès remportés par les bolcheviks en Ukraine. Elles confirment donc, par cela même, qu'il s'agit d'une manœuvre ultime du comte Karolyi, provoquée par la situation extérieure, pour faire pression sur la Conférence de Paris.

Pour s'en convaincre davantage, si nécessaire, il suffit de regarder la liste des membres du nouveau gouvernement: on y retrouve des socialistes modérés, anciens collaborateurs du comte Karolyi. Il n'est pas douteux, par conséquent, que des concessions ont été consenties par les éléments extrêmes, et elles ne l'ont été, évidemment, qu'en vertu d'un accord préalable intervenu entre le démissionnaire et ses successeurs.

A vrai dire, il paraît superflu, pour le moment, de rechercher des précisions sur l'origine de l'affaire. Bien plus importante devient, aujourd'hui, la situation qu'elle a créée, à savoir l'instauration, en Hongrie, du régime des soviets. Elle constitue une menace très grave pour la sécurité des peuples qui représentent dans l'Europe centrale l'influence de l'Entente.

Nous n'en voulons pour preuve que l'attitude adoptée par la presse de Berlin: elle exulte.

Cette joie est-elle fondée sur un accord tacite entre le gouvernement allemand et les communistes hongrois? C'est peu probable, bien qu'une dépêche ait annoncé l'envoi officiel de Kautsky à Moscou. Le seul des fameux socialistes montre que la nouvelle mérite confirmation. Car, en raison de son attitude et de ses théories, Kautsky ne jouit d'aucun prestige auprès des soviets de Russie — bien au contraire.

Que vont faire les Alliés? Rien, jusqu'ici, ne transpire des décisions qui ont pu être envisagées par leurs diplomates. La responsabilité des mesures, leur incohérence, au même titre que celle des événements de Hongrie. Non point que nous exprimions à une opinion personnelle. Nous empruntons à la presse anglaise: « La Hongrie est devenue bolchevik, écrit le Globe; c'est la conséquence naturelle des retards de la Conférence à faire la paix: il y en aura d'autres plus graves. »

Souhaitons que notre confrère britannique soit mauvais prophète. Mais hétons-nous d'agir. S'il est exact que la situation intérieure n'a joué qu'un rôle secondaire, tout n'est peut-être pas encore perdu. — JEAN MENEVAL.

UN BAC COUPÉ EN DEUX PAR UN REMORQUEUR

Cet accident s'est produit à Levallois-Perret. Il y a 30 victimes

Depuis un certain temps, un bac assurait un service quotidien entre le quai Michelet et la pointe de l'île de la Jatte, où se trouve une annexe de l'usine Clerget-Blin.

Hier, vers 13 h. 30, comme ce bac transportait une cinquantaine d'ouvriers et d'ouvrières de l'usine, le vapeur Marceau, remorquant la péniche vide Auzerres vers le port de Levallois-Perret, s'engagea entre l'île et le quai.

Le vapeur put passer, mais la péniche, elle, heurta le transbordeur et coula à pic en même temps que lui.

Des témoins prétendent que l'accident s'est produit ainsi: mais il a été impossible, jusqu'à présent, de retrouver un seul des survivants, qui se sont enfuis affolés.

On ignore donc dans quelles conditions exactes le naufrage s'est produit. On organisa rapidement les secours, et

vantes: la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Les commissaires de l'instruction, de l'agriculture, des finances, doivent préparer des ordonnances pour régler les questions concernant leurs départements.

Une commission de cinq membres est désignée pour préparer les élections des conseils des ouvriers, soldats et paysans. Tous les commissaires du gouvernement sont relevés de leurs fonctions. Le conseil invite les conseils des travailleurs à constituer partout des directoires de trois membres qui liquideront les affaires des anciens commissaires du gouvernement.

Des tribunaux révolutionnaires sont constitués.

Des projets doivent être soumis dans le plus court délai au conseil pour la socialisation des immeubles et des exploitations. Les trésors artistiques sont socialistes: les théâtres seront mis au service de la culture prolétarienne et rendus accessibles aux masses.

Les journaux seront tenus de publier en bonne place les communications officielles du conseil.

Le Conseil a rappelé le ministre à Vienne et a désigné pour le remplacer M. Alexius Bomgar, comme représentant politique, et M. Andor Fenyes, comme représentant économique.

La note de l'Entente au gouvernement Karolyi

LONDRES, 24 mars. — Le Times publie la dépêche suivante de Vienne, en date du 22 mars:

La note de l'Entente qui précipita la crise en Hongrie fut rédigée par le général Delobit et datée de Belgrade, 12 mars.

Après en avoir référé à la décision de la Conférence de la paix d'établir une zone neutre entre les Hongrois et les Roumains, elle définit cette zone, qui enferme virtuellement la Hongrie derrière la Theiss, le Szamos et le Maros et forme à l'est une zone d'environ 140 milles de longueur sur 40 milles de largeur dans laquelle sont situés les villes de Szegedin, de Grosswardein, de Debreczin et la totalité du comté de Bihar.

La note exige le retrait des troupes hongroises en arrière de la limite occidentale de cette zone dans le délai de dix jours à partir du 23 mars, et autorise les Roumains à avancer à la limite orientale de la zone neutre aussitôt que les Hongrois se seront retirés; mais les points importants doivent être occupés par les troupes alliées, le gouvernement civil devant être exercé par les Hongrois sous le contrôle des Alliés.

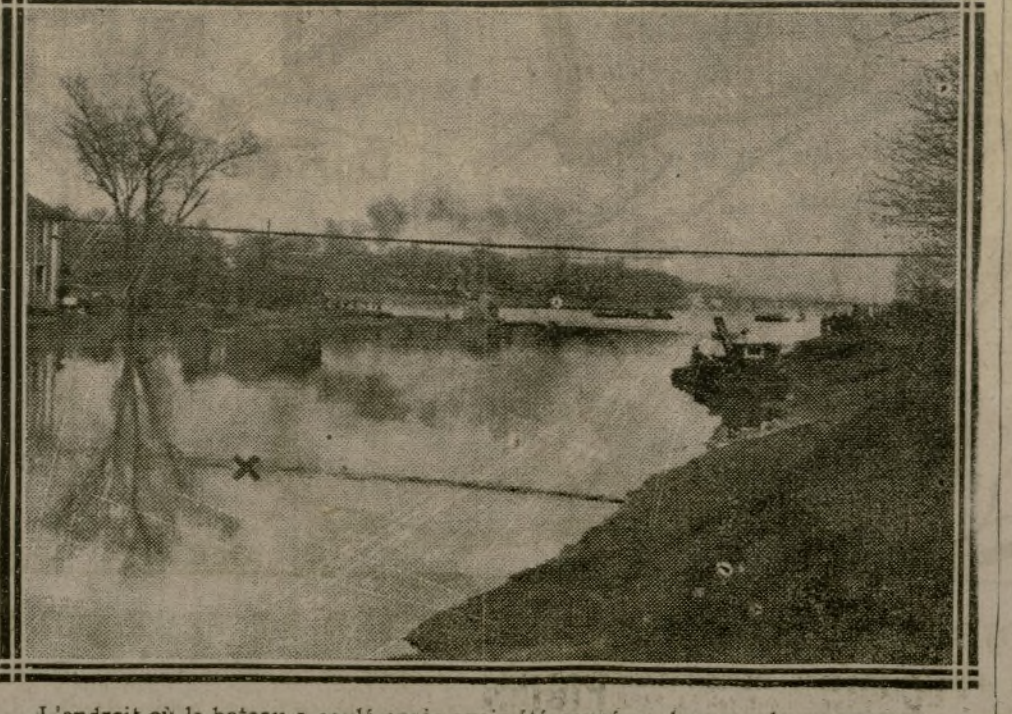
Les déclarations publiées à Budapest accusent l'Entente de forcer la Hongrie à la révolution, mais il est plus probable que la crise est due à l'occupation de parties de la Hongrie par les Tchéco-Slovaques et les Roumains.

Une armée bolchevik en marche vers la Hongrie

BALE, 24 mars. — On mande de Vienne: D'après les dernières nouvelles, une armée bolchevik serait signalée à Brody, en marche vers la Hongrie.

La répercussion en Autriche allemande

BERNE, 24 mars. — La révolution de Budapest a fait à Vienne une impression plus profonde que ne le laissent croire les premières dépêches. On apprend, en effet, que, dans la nuit du 23 mars, les communistes ont fait la révolution, mais il est plus probable que la crise est due à l'occupation de parties de la Hongrie par les Tchéco-Slovaques et les Roumains.



L'endroit où le bateau a coulé après avoir été coupé en deux par le remorqueur. Au premier plan, la croix indique l'amarre du bac.

31 JUILLET 1914 — 24 MARS 1919

L'ASSASSIN DE JAURÈS

devant les assises

PALE, EFFACÉ, TIMIDE, RAOUL VILLAIN EXPOSE FAIBLEMENT LES MOBILES DE SON CRIME

Il voulait assassiner le kaiser, mais il y renonce, parce que, à ses yeux, Guillaume II était le seul connaisseur en art.



PHOTOGRAPHIE DE RAOUL VILLAIN PENDANT SON INTERROGATOIRE

Rarement procès aussi retentissant commençant devant une telle assistance. Témoins et journalistes à part, c'est à peine si la salle contient quelques auditeurs.

Et, certes, les absents n'auront pas à regretter de n'avoir point suivi l'audience. Jamais accusé ne parut aussi timide, aussi effacé que celui qui, pourtant, n'hésita pas à tuer. Blond pâle, la moustache à peine naissante dans une figure sans caractère, les yeux étonnés, de petits yeux d'oiseau qu'éblouissait la lumière, Villain donne bien cette impression un peu « jeune fille » dont parlent les médecins experts. Et quand, de sa petite voix douce et calme, il dira les angoisses patriotiques qui le poussèrent à son acte, pas un instant cette voix ne s'échappera.

L'interrogatoire

Rapidement le président passe en revue son enfance privée de l'affection d'une mère déjà folle, ses premières études interrompues par la fièvre typhoïde, et arrive à ses premières dissolutions. C'est à Bar-le-Duc, Villain y arrive, tout heureux d'être soldat, et voici qu'il entend les soldats tenir des propos antipatriotiques. Le porte-drapeau, lui-même, chantait des chansons antipatriotiques.

C'étaient des chansons, dit le président. Ceux qui les chantaient, Villain, se sont battus en braves pendant quatre ans. Son service fini, Villain essaie un peu de tout: agriculture d'abord, puis littérature, ce pourquoi il entre comme surveillant à Stanislas. En même temps, il suit le mouvement du Sillon, mais le quitte bientôt.

Il ne répondait pas, dit-il, à l'idéal religieux que je métais imaginé. Au reste, Villain déclare avoir horreur de toute politique, de toute idée de parti. A Stanislas, il manque d'autorité sur les élèves, quitte le collège et voyage en Angleterre d'abord, puis en Grèce.

Là, dit-il, je revivais les temps héroïques de la Grèce. Et je pensais aux Français prêts à mourir pour l'Alsace-Lorraine. Pour réaliser ce voyage, il avait même mis en se privant de tout, avait même mis sa montre au Mont de Piété. Mais, toujours, il sentait en lui le vide que laisse l'absence d'une tendresse maternelle, la dépression morale de la solitude.

Ma plus grande émotion, dit-il, a été un jour, à l'hôpital, d'entendre une Sœur de charité me dire: « Faites comme si j'étais votre mère. »

Pourquoi il voulait tuer le kaiser

Revenu de Grèce, Villain se rend en Alsace-Lorraine.

Je voulais, explique-t-il, entrer en relations avec la jeunesse de Strasbourg. J'avais la conviction que la France se relèverait. Je fus désespéré de voir la force prussienne opprimer les sentiments alsaciens. Un jour, au Haul-Koenigsburg, telle fut l'intensité des sentiments allemands, que je décidai de tuer le kaiser.

Et, de fait, il acheta sa photographie.

Et pourquoi il y renonce

Oui, interromp le président, mais vous avez renoncé à ce projet. Et à un ami, vous avez donné une raison inattendue: le changement. Vous avez dit que Guillaume était peut-être le seul connaisseur en art et en artistes.

Ce n'était qu'un propos en l'air.

Les mobiles du crime

L'interrogatoire aborde ensuite les événements dans lesquels Villain puise sa haine contre le député Jaurès.

Au camp de Chalons, il est témoin de manifestations antipatriotiques et en rend l'auteur responsable.

Puis, c'est la discussion de la loi de trois ans qui, plus tard, lui fera écrire: « J'ai abattu le grand traître de l'époque de la loi de trois ans. »

C'est encore l'attitude de Jaurès lors du procès Hansi. Ce sont, enfin, les derniers événements, la guerre imminente, la mobilisation des corps de frontière. De plus en plus, dans son esprit, se précise l'idée de l'attentat. Déjà, à l'école, il déclare qu'il n'a pas de charbonnier des politiciens qui font le jeu de l'Allemagne.

Non, s'écrie Villain, avec une sorte d'énergie imprévue, je n'ai jamais dit cela! Je le nie formellement!

Broff, il hésite une première fois, alors qu'il suit Jaurès jusqu'au Croissant. Mais, le lendemain, il se décide, achète sa balles pour son revolver et va dîner chez le D'Orléans-Galliera.

LE PRÉSIDENT. — C'était singulièrement contraire à vos habitudes d'économie.

Oui, mais je sentais qu'il me fallait rendre des forces.

Pour la guerre ou pour le crime? demande le président.

Villain négie de répondre.

Le crime

C'est enfin le crime. Villain explique ses dernières hésitations lorsqu'il aperçut

Jaurès dans le restaurant. Pourtant il dompte, écarte le rideau et tue.

Je le répète, continue Villain, je voyais toujours douce et calme, je voyais un véritable danger pour la patrie. J'ai vu en lui que le député qui osa prononcer ces mots: « Grève de la mobilisation ». Et j'ai tiré sans songer qu'il y avait une femme et des enfants.

Voilà votre première parole de regret, depuis quatre ans, Villain, observe le président. Et vous n'avez pas compris que, d'après une heure aussi grave, vous présentiez la suppression d'un chef de parti?

Je n'ai pensé qu'à la patrie.

La patrie, riposte le président, avec besoin de tous ses enfants. Vous n'avez rien à ajouter?

Villain se tait un instant, puis:

J'ai à ajouter, dit-il, que j'ai des sentiments profondément religieux, et que je pense de la conscience ne s'est pas présentée à moi à ce moment.

C'est tout?

Je ne vois rien d'autre.

L'interrogatoire est fini.

Les témoins

Les témoins de l'accusation n'ont guère que des témoins de fait. Aussi leur défilé a-t-il été rapide.

On sait la conclusion des médecins experts: déséquilibré, inachevé, incomplet en tout, ayant commis un crime passionnel pathologique qui a droit à l'indulgence.

Un seul point intéressant est précisé par le commissaire de police: Villain avait singulièrement démarqué son linge et ses habits.

Je ne voulais pas compromettre mon père, déclare-t-il.

Puis on a entendu les premiers témoins de la partie civile, MM. Lévy-Bruhl et Aulard, qui ont rappelé l'orateur incompréhensible, l'homme éminent et le grand patriote qu'était Jaurès.

Aujourd'hui, continuation de l'audition des témoins.

A L'OCCASION DES DOUZIÈMES

UN DÉBAT A LA CHAMBRE

SUR NOTRE POLITIQUE EN RUSSIE

MM. Marcel Cachin et Ernest Lafont, socialistes, somment le gouvernement de retirer nos troupes d'Odessa.

M. PICHON RÉPONDRA AUJOURD'HUI

A l'occasion de l'examen des douzièmes provisoires applicables aux dépenses civiles du 2<sup>e</sup> trimestre de 1919, un nouveau débat s'est ouvert hier, à la Chambre, sur notre politique extérieure et, particulièrement, sur la situation de nos troupes en Russie.

MM. Mayéras et Renaudot avaient proposé à ce sujet des demandes d'interpellation. M. Stéphane Pichon, ministre des Affaires étrangères, s'était déclaré prêt à répondre au cours de la discussion des crédits. Le débat s'engagea donc sur-le-champ.

M. Marcel Cachin intervint le premier. Après avoir exprimé le regret que les députés et les Parlements soient écartés des délibérations du Quai d'Orsay, il se lança dans un violent réquisitoire contre la politique poursuivie par le gouvernement à l'égard de la Russie.

Le gouvernement français est actuellement en guerre contre la Russie révolutionnaire, et il ne l'a jamais déclaré. Nous envoyons des troupes en Russie pour combattre les révolutionnaires. Nous faisons la guerre au gouvernement de fait sans que jamais, en violation de la Constitution, le gouvernement nous ait consultés à ce sujet.

Tel fut le principal argument du député socialiste. M. Dalbiez l'appuya d'une interruption:

Crime commis dans l'exercice des fonctions, clama-t-il: Haute Cour!

L'Assemblée devint naturellement hostile. Et, dès ce moment, la sonnette présidentielle ne connut guère de repos.

Que se passe-t-il maintenant, en Russie? demandait M. Cachin. Le ministre reçoit des dépêches qu'il ne communique jamais.

Et la commission des affaires étrangères? demandait quelqu'un à l'extrême gauche.

Le gouvernement a constamment refusé de venir devant elle! déclarait M. Franklin-Bouillon.

Aux applaudissements de l'extrême gauche, M. Marcel Cachin montra l'armée de bolcheviks, forte de plusieurs centaines de



5 HEURES  
DU  
MATIN

## DERNIÈRE HEURE

5 HEURES  
DU  
MATIN

## LA CRISE HONGROISE

## DEUX DÉCLARATIONS D'ÉTAT

**M. VESNITCH, ministre de Serbie, demande la délimitation rapide du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, comme préventif à l'extension du bolchevisme dans les Balkans.**

**M. BENES, ministre des Affaires étrangères tchécoslovaque, voit, dans le communisme hongrois, un grave danger pour l'Europe centrale.**

M. Benes, ministre des Affaires étrangères de la République tchécoslovaque, et M. Vesnitch, ministre de Serbie à Paris, ont, tous deux, représenté des États directement intéressés par les événements de Hongrie, ont bien voulu nous faire les déclarations suivantes :

DÉCLARATION DE M. VESNITCH  
ministre de Serbie à Paris

— Il est inévitable que les événements de Budapest aient une répercussion dans tous les pays environnant la Hongrie. Sur les populations du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, cette répercussion n'aura d'effet que pour un motif dont nous ne sommes pas responsables. Cette raison est que les grandes puissances alliées n'ont pas encore reconnu notre union.

— Si donc on veut éviter de graves et sérieuses complications dans nos pays, cette reconnaissance s'impose d'une manière impérative.

— Elle donnera, en effet, au gouvernement central de Belgrade une indispensable autorité, qui sera aussitôt reconnue de tous.

— Si nous n'étions pas actuellement dans une situation hybride, nous ne craindrions absolument rien.

L'OPINION DE M. BENES  
ministre des Affaires étrangères  
tchéco-slovaque

— Les événements de Hongrie font la preuve de ce que nous avons toujours dit, depuis trois ans, au sujet de la politique hongroise. Cette politique n'a jamais été autre chose que du chantage, des manœuvres cauteleuses et une comédie. Les Hongrois ont pratiqué le chantage vis-à-vis de l'Europe, quand ils étaient les alliés de l'Allemagne ; ils continuent aujourd'hui, alors qu'ils sont en République.

— Le comte Karolyi a mis les Alliés devant le dilemme suivant : ou bien nous conservons l'intégrité de notre territoire et notre autorité sur les autres nationalités, ou bien nous nous mettons sous le régime bolchevik.

— On a tout simplement passé outre chez les Alliés, parce qu'un tel chantage est inadmissible. Le comte Karolyi exécuta à présent ses menaces. Ce lui est très facile, parce que les Hongrois se disent, aujourd'hui, qu'ils n'ont rien à perdre, ni au point de vue national, ni au point de vue social. Ils essayent par cette menace d'épouvanter les Alliés.

— Tel est le caractère de la Révolution bolchevik actuelle en Hongrie. Au point de vue de la situation générale, nous pensons qu'il faut en tirer cette conclusion : il faut rétablir dans l'Europe centrale l'ordre et un régime définitif, le plus rapidement possible. Pratiquement, cela signifie qu'il faut donner très rapidement des frontières définitives à la République tchéco-slovaque.

## A LA CONFÉRENCE DE LA PAIX

## Au Comité des Dix

OFFICIEL, 24 mars. — Le Conseil suprême des Alliés s'est réuni, cet après-midi, de 4 heures à 6 heures.

La question des cables sous-marins ennemis capturés par les Alliés a été examinée. Le régime futur de ces cables a été arrêté, et la disposition relative à ce régime a été renvoyée à la commission de rédaction.

La proposition américaine concernant les pouvoirs de détonation de la commission de Teschen a été adoptée.

Sur ce qui s'est passé au Conseil suprême, il a été impossible d'obtenir le moindre renseignement. C'est le régime du silence, et non point du silence relatif, mais du silence absolu.

Peut-être nous sera-t-il permis de dire que MM. Wilson, Lloyd George, Clemenceau et Orlando se sont réunis avant d'assister au Comité des Dix. Peut-être aussi sera-t-il permis de déduire que les événements de Hongrie ont été l'objet d'un sérieux examen.

A la commission internationale  
du travail

La commission de législation internationale du travail a tenu, hier matin, sa trente-cinquième et dernière séance, sous la présidence de M. Samuel Gompers.

Après avoir arrêté les termes du rapport qu'elle présentera sur ses travaux à la Conférence de la Paix, la commission s'est séparée en votant, unanimement, une adresse de remerciements à son président.

## A la commission financière

La quatrième sous-commission de la commission financière s'est réunie, hier matin, sous la présidence de M. Klotz.

A l'unanimité, elle a déclaré que la Ligue des Nations devra comprendre une section financière ; elle poursuivra demain matin ses travaux par l'examen des attributions de cette section financière.

Les conditions de paix  
qu'accepterait l'Allemagne

ZURICH, 24 mars. — On mande de Berlin : Le comte Bernstorff, chef du bureau chargé d'étudier les questions de paix, a fourni au correspondant du *Corriere* les précisions suivantes sur le règlement des questions territoriales :

— L'Allemagne s'en tiendra aux 14 points de Wilson. Pour l'Alsace-Lorraine un plébiscite sera demandé. Quant à la Pologne, l'Allemagne veut bien reconnaître que les Polonais ont le droit d'être maîtres des parties de territoire où ils vivent en groupe compact ; elle admet aussi qu'ils aient un débouché sur la mer ; mais elle ne cédera jamais Danzig, dont la population est allemande.

Le comte Bernstorff se refuse à envisager même l'abandon du bassin de la Sarre ou d'une partie quelconque du territoire rhénan-vestphalien.

Pour les colonies, l'Allemagne refuse d'admettre le principe du mandat tel qu'il a été fixé par la Conférence de la Paix.

— SHANDY.

slovaque, à la Roumanie et à la Yougoslavie. Autrement, le danger est grand, parce que, le jour où les Hongrois se seront déclarés ouvertement bolcheviks, ils essaieront par tous les moyens de faire de la propagande bolchevik dans tout leur voisinage.

— Les Alliés doivent envisager l'éventualité de lutter contre ce mouvement et de dresser une véritable barrière contre ce danger ; ils doivent comprendre que, sans aucun doute, Budapest ne saurait que d'accord soit avec Berlin soit avec Moscou et Petrograd.

## Déclaration du comte Karolyi

BALE, 24 mars. — On mande de Budapest :

Le comte Karolyi a pris congé, dimanche, des membres de l'ancien cabinet Dorner, et a déclaré que ce qui est arrivé est le processus naturel provoqué par l'aveuglement et la mauvaise volonté avec lesquels on voulait assassiner la Hongrie. Pour sa part, il appuiera de toutes ses forces les conducteurs du peuple, travaillera et servira comme simple soldat.

« Je me suis rendu compte, a-t-il dit, que la Hongrie ne peut être sauvée que par l'Internationale ».

## Préparatifs militaires hongrois

BELNE, 24 mars. — D'après certains télégrammes de Budapest, le gouvernement hongrois hâterait ses préparatifs militaires et aurait déjà, avec le gouvernement des Soviets, élaboré un plan d'opérations.

La *Weiner Mittagspost* annonce qu'une armée d'environ 70.000 prisonniers de guerre hongrois aurait été formée par les soins de Trotsky et serait placée sous les ordres du major Goerke, petit-fils du célèbre héros de l'indépendance hongroise. Les armées seraient prêtes à franchir la frontière de la Hongrie.

## Les Soviets veulent une discipline de fer

BALE, 24 mars. — On mande de Budapest :

Un décret du commissariat pour les affaires militaires ordonne aux soldats de regagner sans délai les casernes de leurs unités, et ajoute que si les soldats ne remplissent pas leur devoir, la République hongroise des soviets est perdue. Le gouvernement révolutionnaire demande une discipline de fer et créera une armée pourvue de tous les moyens, décidée et disciplinée.

Les Tchéco-Slovaques ferment  
la frontière

PRAGUE, 24 mars. — Le général Piccione a ordonné la fermeture hermétique des frontières du côté de la Hongrie pour empêcher toute infiltration bolcheviste en tchéco-slovaquie.

Tous les points sur le Danube sont rigoureusement surveillés.

La République  
tchéco-slovaque

Par un radiotélégramme, le président de la République tchéco-slovaque annonce la démission du cabinet Kramar.

Nous reproduisons sous toutes réserves la nouvelle ci-dessus, dont nous n'avons pas obtenu confirmation dans les milieux officiels intéressés.

La reddition de la flotte  
autrichienne

VENISE, 24 mars. — Aujourd'hui a eu lieu l'arrivée des grands cuirassés de l'ancienne flotte autrichienne dans le port de Venise.

A bord du navire italien *Adriace*, se trouvaient le roi, le ministre de la Marine, les sous-secrétaires d'Etat Foscarini et Teso, ainsi que les représentants du Sénat et de la Chambre et le commandant du département maritime ; sur d'autres navires, on remarquait les attachés navals de la France, de l'Angleterre, du Japon, la mission navale du Brésil, le général Badoglio et d'autres autorités.

L'ancienne flotte autrichienne a mouillé devant Sainte-Elisabeth de Lido.

Guilbeaux serait nommé  
ambassadeur russe

BRUXELLES, 24 mars. — On mande de Vienne : selon une information de Moscou, Guilbeaux ira à Budapest comme représentant du gouvernement russe.

Guilbeaux était en relations avec le comte Michel Karolyi pendant le séjour de ce dernier en Suisse.

Charles I<sup>er</sup> est en Suisse

BALE, 24 mars. — On mande de Vienne : L'empereur Charles, accompagné de toute sa famille, est parti samedi soir par train spécial pour la Suisse.

Le train a franchi vraisemblablement la frontière dimanche, à 3 heures de l'après-midi.

## NOUVELLES BRÈVES

— Sur la proposition de M. Millès-Lacroix, la commission sénatoriale des finances a opéré, hier, un certain nombre de réductions sur les crédits additionnels votés jeudi par la Chambre.

Le préfet de la Seine prescrit le ravalement décalé des façades des immeubles des arrondissements où il avait été interrompu en 1914.

— Le *Journal officiel* publie ce matin une série de décrets et d'arrêtés relatifs à la réforme de l'enseignement professionnel maritime.

— Le conseil de guerre de Toulon a acquitté le lieutenant de vaisseau Ohi, commandant le bâtiment la *Bertholde*, torpillé en juillet 1917.

LECONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER  
COMMERCIAL, COMPTABLE, STENO-GRAPHE, LANGUES  
Préparation aux concours des Baccalauréats

## LES GRÈVES ANGLAISES

LA DÉCISION  
DES CHEMINOTS  
EST ATTENDUE

## ON L'ESPÈRE CONCILIANTE

LONDRES, 24 mars. — Dans le monde industriel, la semaine qui commence s'ouvre sous des auspices apparemment favorables. Le gouvernement a prouvé son désir de conciliation en conférant longuement avec les représentants des cheminots pendant la journée d'hier, dimanche. Les syndicats de la Triple-Alliance qui ont déjà obtenu satisfaction, c'est-à-dire les mineurs et les ouvriers des transports, usent de leur influence sur les cheminots pour les empêcher d'entrer en guerre, car, on le sait, les trois trade-unions constituant la Triple-Alliance sont unies par les liens d'une étroite solidarité. Si les négociations avec les cheminots échouent, les avantages obtenus la semaine dernière par les mineurs et les ouvriers des transports pourraient se trouver compromis, parce qu'ils seraient obligés de rompre le conflit avec le gouvernement.

Les négociations du gouvernement avec les cheminots, dont on publie ce matin le compte rendu détaillé, semblent avoir suivi un cours favorable.

Certains journaux croient savoir que les partisans d'une politique intransigeante et de l'action directe ont fait de grands efforts, hier, pour faire échouer un conflit, mais ils ont échoué devant l'attitude énergique de M. J. H. Thomas et la résolution de la grande majorité des cheminots, qui sont évidemment partisans d'une solution pacifique.

Le public paiera

LONDRES, 24 mars. — Le Board of Trade vient de publier une note officielle faisant connaître que les dépenses supplémentaires résultant des concessions faites aux cheminots nécessiteront un relèvement des tarifs voyageurs et marchandises.

Odessa sera défendu  
par les Alliés

LONDRES, 24 mars. — L'Agence Reuter apprend que toutes les informations reçues dans les milieux de Londres confirment la déclaration, qu'en cas de nécessité Odessa sera défendue par une garnison alliée contre les bolcheviks.

La canonisation  
de Jeanne d'Arc

ROME, 24 mars. — C'est après-demain matin que sera officiellement connue la décision du pape au sujet de la canonisation de Jeanne d'Arc.

Selon les renseignements de bonne source, on peut considérer la canonisation comme un fait acquis.

## Le cardinal Bourne à Rome

ROME, 23 mars. — Le cardinal Bourne, archevêque de Westminster, a été reçu à nouveau en audience privée par le pape.

## Au Maroc

MADRID, 24 mars. — On mande de Tetouan :

Le général Berenguer, haut commissaire espagnol au Maroc, est parti aujourd'hui pour Rabat où il confèrera avec le général Lyatouy.

## Mortel accident d'aviation

BRUXELLES, 24 mars. — On mande de Dinant, au *Vingt-troisième siècle* :

« Un avion anglais du service de poste de Cologne à Calais, à la suite d'un arrêt de moteur, est tombé d'une très grande hauteur dans la région de Sennehamme. »

Le lieutenant canadien qui le montait a eu le crâne défoncé et est mort pendant son transport à l'hôpital.

Le pilote a reçu des blessures peu graves au poignet. »

## Légion d'honneur

Par décret, en date d'hier, M. Maringer, haut commissaire de la République à Strasbourg, est nommé grand-officier de la Légion d'honneur.

Neuf nouvelles baraques  
Vilgrain

Neuf nouvelles baraques alimentaires ont été ouvertes au public, hier, à 14 heures. Elles voient les emplacements : 5<sup>e</sup> arrondissement, quai Montebello, place Saint-Julien-Pauvre ; 6<sup>e</sup>, boulevard Raspail (face Lutetia) ; 10<sup>e</sup>, place Bossuet et place du Combat ; 13<sup>e</sup>, boulevard Blanqui ; 18<sup>e</sup>, square Saint-Bernard, rue Saint-Mathieu ; 19<sup>e</sup>, place de Biche.

D'autre part, une nouvelle boucherie municipale s'ouvrira aujourd'hui dans le 14<sup>e</sup> arrondissement, 72, rue Daguerre.

## La fourragère

La fourragère aux couleurs de la médaille militaire est conférée aux unités suivantes :

Compagnie 28/2 du génie ; compagnies 18/52, 18/2, 16/1, 16/51 du 2<sup>e</sup> régiment du génie ; compagnie 13/6 du 1<sup>er</sup> régiment du génie ; compagnie 12/52 du 6<sup>e</sup> régiment du génie ; compagnie 15/62 du 7<sup>e</sup> régiment du génie ; escadron S. A. L. 33 ; escadron C. 56 ; escadron B. R. 126, 128, 129, 131, 132, 133 ; escadron B. R. 239, 240 ; 1<sup>er</sup> groupe d'auto-canon et d'auto-mitrailleurs ; groupe de brancardiers divisionnaires 12.

## La mort d'Almeryda

M. Gilbert, juge d'instruction, a fait, hier matin, des expériences de sonorité à la prison de Fresnes. Il s'agissait de contrôler les affirmations de Servant et de savoir s'il était possible de la cellule 48, occupée par ce détenu, d'entendre les plaintes du directeur du *Bonnet Rouge*, enfermée à la cellule 14.

Dans l'après-midi, Bernard a été entendu de nouveau. Sa disposition n'a, paraît-il, apporté aucune nouvelle clarté.

## KHARTOUM

par le VICOMTE DE BONDY

Chère Joli-Rien,

Il y a longtemps que je ne vous ai écrit ; aujourd'hui, je voudrais vous parler voyage.

Autrefois, quand vous étiez petite, je vous faisais croire qu'en hiver, lorsque j'avais l'intention d'écrire sur les pays chauds, je m'installais à une table, le dos au feu, un casque colonial sur le crâne, et devant moi la photographie d'un palmier, pour créer la couleur locale. Cela n'était pas tout à fait vrai, mais presque. C'est seulement en fermant un peu longuement les yeux que je me remets dans le naufrage, et que mon passé tout vivant revient se construire autour de moi, avec ses fantômes de gens, ses arbres en fumées, ses eaux en mirages, et des souvenirs de parfums qui mentent si bien que je crois que je les respire encore.

Cela m'ennuie beaucoup en ce moment de ne plus pouvoir faire de voyages ; alors, je pense avec plaisir à ceux que j'ai faits. Je sais bien que vous allez me dire que « rien n'est plus triste qu'un souvenir heureux dans un jour de misère ». Mais c'est que, moi, je ne trouve pas du tout. Parce que Dante a émis cette assertion, tout le monde la répète en s'exaltant, sans vérifier sur soi-même. Dante était génial, mais ses personnages, pour la plupart, sont d'affreux criminels, et, de plus, des gens qui prenaient la vie du côté sinistre. Il me semble qu'un honnête homme, s'il a de graves tracas, trouve, au contraire, dans ses souvenirs, une oasis où viennent boire et se calmer ses ennemis. A défaut du bonheur actuel, un souvenir est tout de même mieux que rien, et il faut avoir vraiment une âme bien acide pour que quelque chose de rose y désigne en noir.

Du reste, quitte à passer auprès de vous pour un vil original, je vous confierai qu'en bloc je déteste les proverbes. Ils ont beau avoir fait courir le bruit qu'ils sont la sagesse des nations, ils se contredisent souvent, sont parfois de mauvais conseil, et je leur reproche principalement de servir de formules toutes faites aux personnes qui se dispensent par là de penser.

D'ailleurs, la plupart d'entre eux peuvent se retourner tout en restant aussi profonds. Nous parlons de voyages aujourd'hui. On dit :

« Les voyages forment la jeunesse. »

Or, rien n'est plus faux, je le crie. Je proclame, au contraire :

« La jeunesse déforme les voyages. »

Dans un voyage, il faut savoir choisir ce qu'on veut en récolter. Il faut connaître pour cela ses propres faiblesses ; quand on est trop jeune on ne sait pas faire le départ de ce qui peut être profitable, tout attiré à la fois, on va plein de fougue, et en fin de compte on ne regarde rien, parce que, ne s'étant pas encore trouvé, dans l'univers on ne cherche que soi-même.

Incidentement, à l'appui de cette thèse, je vous citerai comme exemple d'un voyage de jeunesse réussi le cas d'un de mes amis à qui on a fait faire très jeune une visite à l'Asie Mineure. Parce qu'il se sentait plein de nostalgie, m'a-t-il avoué, il ne voulait connaître de toutes les villes que les cafés-concerts, où toujours il était sûr de retrouver des Françaises. Nos compatriotes, ainsi, lui adoucissent les amertumes de l'exil, mais cela ne devait pas être la leçon qu'il avait envisagée sa famille en organisant cette excursion pédagogique.

C'est à Khartoum que je pense ce soir. Nous avons passé là quelques jours. Nous arrivions d'un port de la mer Rouge, par un long trajet de chemin de fer, au milieu du désert. La ville est presque au confluent des deux Nils, le Nil Blanc et le Nil Bleu. Ces deux fleuves ont ceci de commun avec la mer Rouge qu'ils ne diffèrent pas sensiblement de couleur. Ils sont en eau, comme partout, mais ils profitent du ciel. Je ne sais pourquoi cette eau a usurpé les noms des couleurs quand elle n'est que reflète. C'est comme si du miroir où la jeune fille blonde se regarde on disait que c'est une glace aurore. Mais ceci dit des deux grandes rivières, il y a d'admirables ciels qui se renversent dedans.

Nous naviguons sur les Nils ; à la tombée de la chaleur, dans des barques à vapeur ou à voile. Je me rappelle qu'un jour nous avons remonté loin, nous avons abordé à une petite grève, en plein milieu d'une famille de sauvages. Au moyen d'un interprète, il y a eu une conversation sous un arbre immense qui avait un tronc presque blanc. On nous a proposé d'acheter une petite fille de peut-être trois ou quatre ans, comme joujou ; elle était très gentille, toute noire, noire, avec un gros ventre rond et un doigt dans la bouche ; nous en avions bien envie, mais comme ça grandit, nous avons été raisonnables et on l'a laissée.

La voix limpide se taisait, puis reprenait un autre chant aussi triste, aussi tendre ; aussi pur. Dans les intervalles, la stupeur nocturne du jardin redevenait tangible, et dans cette immobilité formidable, le fourmillement des constellations restait la seule chose vivante.

Mais par moments, infiniment lointain, à peine perceptible, il y avait l'aboiement d'un chien, pour rappeler que sur l'humide terre, partout il y a des foyers.

BONDY.

Un avion postal  
Paris-Bordeaux  
tombe de 100 mètres

LIBOURNE, 24 mars. — L'avion postal qui a enlevé à l'atterrissage, hier, était piloté par le sous-lieutenant Alary. Il y avait à son bord M. Gaudillière, rédacteur à l'Agence Havas. Les deux blessés sont soignés à l'hôpital mixte de Libourne. Leurs blessures sont sérieuses, mais leur état n'inspire pas d'inquiétude. M. Gaudillière porte plusieurs blessures au front.

L'avion est tombé d'une hauteur de cent mètres aux portes de la ville.

## CONCOURS DES LIVRES CÉLÈBRES

83

DESSIN N° 83. — A QUEL LIVRE SE RAPPORTE CE DESSIN ?

Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

Ayuntamiento de Madrid



8. A. R. LA DUCHESSE D'ARVILL

8. A. R. la princesse Louise d'Anglet-terre, duchesse d'Arvill, vient d'arriver à Menton, où elle compte séjourner pendant un mois. La princesse, qui est la troisième fille de feu S. M. la reine Victoria, a fait, avec son auguste mère, de fréquents séjours sur la



DUCHESSE D'ARVILL

Riviera. Née en 1848, elle épousa, en 1871, le marquis de Lorne, qui devint plus tard duc d'Arvill, et la laissa veuve en 1914.

La duchesse d'Arvill, qui est, par conséquent, la sœur de S. A. R. le duc de Connaught, a reçu, dès son arrivée, la visite de due, avec lequel elle a déjeuné.

LES COURS

— L'Amiral Sims, qui commandait la flotte américaine dans les eaux européennes, a été reçu, à déjeuner, par LL. MM. le roi et la reine d'Angleterre, qui lui ont adressé une invitation spéciale avant son départ pour l'Amérique.

INFORMATIONS

— Mme Asquith, qui est, en ce moment, à Paris, a été très souffrante de la grippe, et, quoique dans un état de santé plus satisfaisant, reste très faible.

— Le ministre de Grèce à La Haye et Mme Kapsambelis ont donné un dîner en l'honneur des diplomates alliés et neutres.

— De Madrid : Le président du Conseil et la comtesse de Romanones ont donné un dîner au corps diplomatique.

— Etait présent : l'ambassadeur de Grande-Bretagne et lady Hardinge, le ministre de Belgique et la baronne Van der Elst, la marquise de Hoyos, M. Lévy, chargé d'affaires d'Argentine ; M. Pères Caballero, le marquis de Villalobar, etc.

CERCLES

— L'Assemblée générale du Nouveau-Cercle a procédé à l'élection des membres de son comité, qui sont :

Comte Geoffroy d'Andigné, M. Aubry-Vitel, marquis de Bérulle, baron de Bony, M. Jacques de Brémont, comte Christian de Brisse, baron de Cantalane, général Chabaud, comte Robert de Clermont-Tonnerre, marquis du Crozet, duc de Doudeauville, comte de Ducloux, M. Maurice d'Espagny, prince Armand de Farnesville-Lucinge, comte Roger de Franqueville, comte Georges de Germigny, vicomte de Goutant-Biron, marquis de Grailly, vicomte d'Hendecourt, marquis de Juigné, baron de La Grange O'Hard, baron de Langlade, duc de La Roche-Guyon, marquis du Luart, comte du Luart, M. de Maison-neuve, M. Étienne Maillet, marquis de Monteynard, comte Hector de Montevard, vicomte de Montmorand, comte Edmond de Moustier, duc de Noailles, comte Pierre d'Oilliamson, M. Charles de Parvau, marquis de Rochechouart, comte de Rougé, marquis de Saint-Gervais, comte de Saxe, marquis de Tanlay, M. Gabriel Teyssier de Savy, duc d'Uzès, vicomte Robert de Villeneuve-Bargemont, général comte de Wignacourt.

— Le dîner qui devait avoir lieu, hier soir, au Cercle français de la Presse étrangère, en l'honneur de M. Dmowski, est remis à une date ultérieure.

CITATIONS

— Parmi les dernières citations, nous relevons celle du maréchal des logis Louis Roland-Gosselin, du 15 dragons :

« Sous-officier très brave et très allant, s'est porté hardiment sur une crête occupée par l'ennemi pour la reconquérir. Mortellement blessé, a donné le plus bel exemple de courage et d'abnégation en refusant de se laisser soigner par un camarade qui venait le relever sous les balles. »

DEUILS

— On nous annonce la mort de M. Félix Adam, maire de Boulogne-sur-Mer, président du conseil d'administration de la Banque Adam, administrateur de la Compagnie du chemin de fer du Nord, décédé à Paris le 23 mars. Les obsèques auront lieu à Boulogne-sur-Mer, le 25 mars, à 10 heures, en l'église de la Sainte-Famille. La levée du corps aura lieu à 11 heures, à la Chapelle d'Adam, de l'Hotel, de Loyettes, Parville et Desmarais.

— Hier matin, ont eu lieu, en l'église Saint-Pierre de Neuilly, les obsèques de la baronne André Piéard, née Desgenettes, veuve du regretté député de la Seine-Inférieure. Le deuil était conduit par M. Lefebvre de Laboulaye, gendre de la défunte, par Mlle Henriette Piéard, sa fille, et par les autres membres de la famille.

Après la cérémonie, le corps a été déposé provisoirement dans les caveaux de l'église.

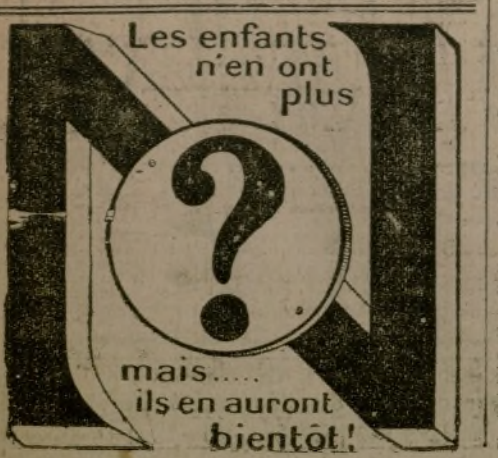
Nous apprenons la mort :

— Du comte de Louvel-Lupel, décoré de la croix de guerre, qui a succombé, à soixante-quatre ans, en son domicile de la rue de Lille. Il était le père du vicomte de Louvel-Lupel, capitaine d'infanterie de l'armée, du comte Robert de Louvel-Lupel, lieutenant au 2<sup>e</sup> cuirassiers, de la comtesse F. de Vignerot, de Mlle Louis de Saint-Sernin, et de Mlle Elisabeth de Louvel-Lupel.

— De Mme veuve Carpentier, mère de M. Jules Carpentier, membre de l'Académie des Sciences ; de M. Adrien Carpentier, membre du Conseil de l'Ordre des avocats à la Cour d'appel, et de M. Jean Carpentier, ingénieur.

— De M. Morinier d'Osage, père du professeur à l'École polytechnique et de l'ingénieur des arts et manufactures.

— De Mlle Joséfa de Osage, décédée en son domicile, 21, boulevard Desbrosses.



Les enfants n'en ont plus

mais... ils en auront bientôt!

C'est le printemps, c'est la paix... Et l'Académie française, enfin, met ses affaires à jour. Elle va achever d'élire ses remplaçants (car sur ce front-là aussi, depuis près de cinq années, il y eut pas mal de victimes) et la grande porte va s'ouvrir à quelques-uns des élus qui faisaient encore antichambre. Hier, René Boylesse ; dans quelques jours, Mgr Baudrillard ; le mois suivant, le vicomte de Curel... Que de discours attendus sous la Coupole, et que de tasses de thé, au salon Decaen!

Car on y prend le thé, maintenant. C'est un usage nouveau ; un de ces usages aimables et commodes qui ajoutent au prestige mondain d'une compagnie. Il faut, du reste, rendre justice à l'Académie : au rebours de maintes institutions d'autrefois, elle semble s'améliorer en vieillissant. Elle demeure attachée, sans doute, à quelques traditions, dont les unes irritent, et dont les autres font sourire ; mais on constate avec plaisir qu'elle a renoncé à la plus pitoyable d'entre elles : celle qui accordait à l'académicien chargé de recevoir publiquement un nouvel élu le droit d'avoir le plus d'esprit possible à ses dépens. On souriait aux chiquenaudes ; on se pâmait discrètement au joli coup de trique ; l'« éreintement » académique, comme on disait alors, était un régal que savourait le Tout-Paris des lettres et des arts. Certains de ces « éreintements » sont restés célèbres. J'ai ouï dire que notre grand poète Alfred de Vigny fut parmi les victimes de cette tradition inséparable. Le pion qui maniait la fêrule, ce jour-là, s'appelait Molé (!). Vigny estima qu'il y a, entre hommes bien élevés, des impertinences inacceptables ; et on ne le revit plus — de longtemps, tout au moins — à l'Académie.

Nos académiciens d'aujourd'hui ne sont plus exposés à des sortes d'accidents. Ils ne sont pas toujours reçus avec tendresse ; ils le sont toujours poliment. La démocratie sait donner des exemples...

SONIA.

Foch, prénom

« Mais c'est en Angleterre ! » En France, l'Eglise et la loi interdisent de donner aux nouveaux-nés des prénoms non inscrits dans les calendriers ou qui n'ont pas été portés par des personnages connus dans l'histoire ancienne.

En Angleterre, rien de pareil. Deux nouveaux-nés viennent de recevoir au baptême le nom glorieux de Foch. La cérémonie a eu lieu en l'église Saint-Georges-le-Marly, Southwest.

Nos amis d'outre-Manche jugent sans doute, et avec raison, que l'histoire moderne offre autant de ressources en héros que les patrons que l'ancienne !

Perte irréparable

Dimanche, le président de la République et M. Ernest Lavisse rendirent hommage aux maîtres de l'École Normale tombés pour la Patrie.

L'un de ceux qui périrent au champ d'honneur avait été reçu premier, en même temps, à Normale et à Polytechnique. Il avait été versé dans l'artillerie. Il n'était point gradé. Un jour, en première ligne, comme des officiers s'efforçaient, sans y réussir, de résoudre un calcul extrêmement ardu, il griffonna la solution et la leur soumit, timidement, respectueusement.

Du coup on vit à quel on avait affaire, et il fut appelé à un état-major d'armée. Mais comme il quittait le front, un shrapnell stupide le tua.

Apprenant sa mort, son père, un de nos plus célèbres professeurs, murmura : — Je ne suis rien, moi ! Mais lui, c'était un génie !

GRACA ARANHA

Quoi qu'en puissent penser les pragmatiques, les réalistes et autres... économistes, c'est surtout par son rayonnement intellectuel que la France régnera sur le monde. C'est le prestige de son intelligence qui lui a valu, partout, ces amitiés, ces grands dévouements. Nous avons actuellement à Paris, et ravi de l'hospitalité qu'ils y reçoivent, un certain nombre de ces étrangers à qui la France est une seconde patrie, qu'ils chérissent aux jours les plus sombres, qu'ils sont ravis de voir aujourd'hui défricher.

Un des plus sympathiques d'entre eux est certainement M. Graca Aranha, qui fut, au Brésil, plénipotentiaire des Etats-Unis du Brésil au Congrès de la paix de La Haye, et qui, aux côtés de Ruy Barbosa, soutint sans faiblir, et depuis si longtemps, la cause française. Pour reconnaître sa belle action en faveur des Alliés, le gouvernement lui a, très récemment, offert la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Il est le seul Brésilien à qui cette distinction ait été accordée — Ruy Barbosa étant, lui, grand officier.

Les Parisiens connaissent l'amène et loyale figure de cet homme actif et ardent, que je crois bien n'avoir jamais vu une seule fois d'humeur triste et découragée. Infinitement jeune d'aspect et d'allure, il est toujours, pour ainsi dire, remonté par quelque sujet d'enthousiasme. Je ne sais rien de plus touchant que de l'entendre parler de son pays et du nôtre. Vraiment, il leur porte un égal amour : il trouve, pour les célébrer, des accents et des expressions saisissantes. Il rêve de les unir par une fraternité à laquelle sa généreuse nature n'imagine aucun obstacle. Il est le représentant accompli d'une élite presque entièrement et passionnément imprégnée de culture française. Que l'avenir est beau, expliqué par de tels hommes !

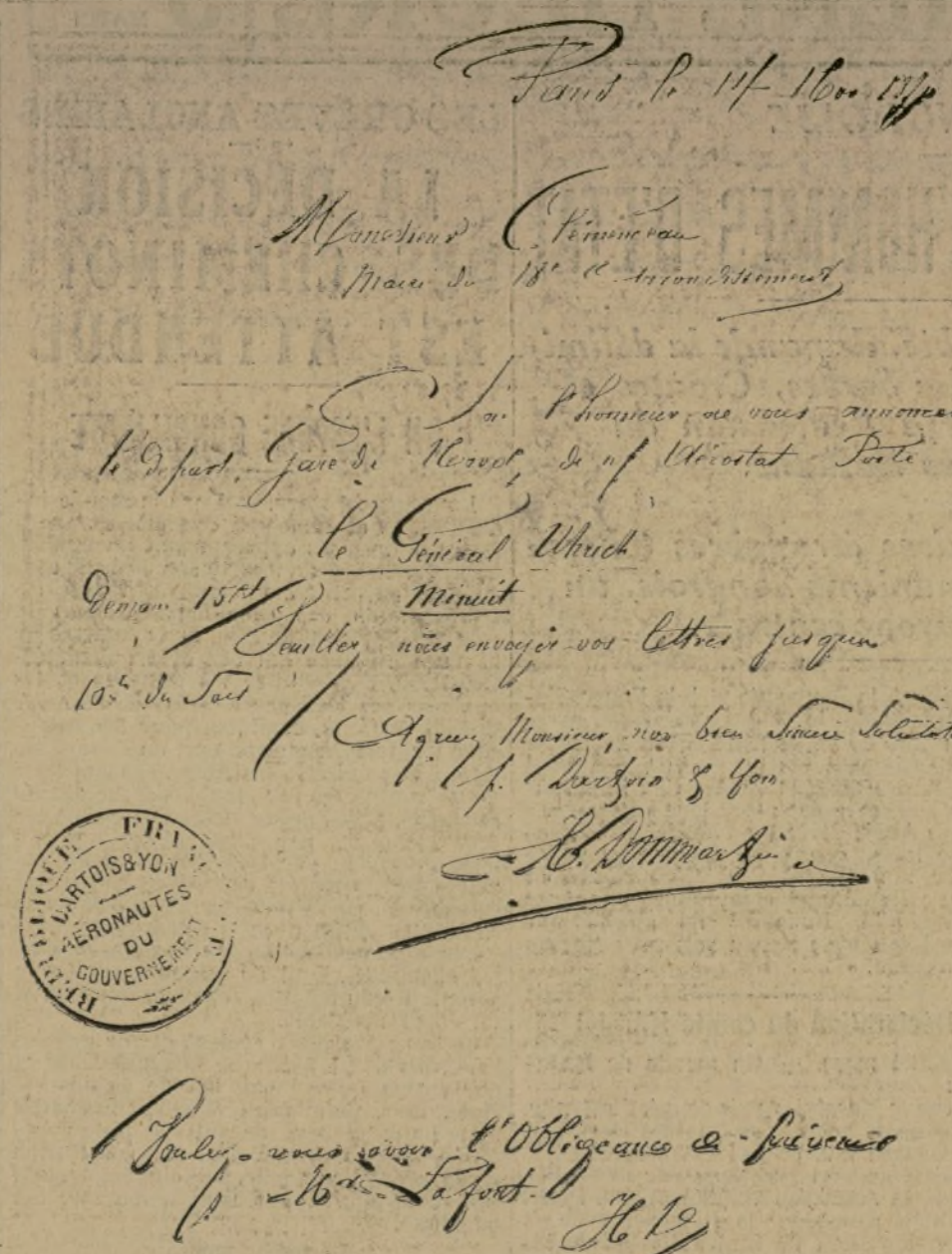
C'est un poète, un très bel écrivain dans sa langue. Légitime remarquable, membre de l'Académie brésilienne, deux de ses œuvres ont été traduites en français : *Malabar*, qui fut joué à l'Opéra, avant la guerre, et dont le rôle principal fut interprété par de Max ; et *Champan*, roman tout à fait puissant, étrange, lyrique, où l'on respire comme physiquement l'atmosphère lourde de la « selva », de la vaste forêt brésilienne, vierge et fiévreuse, hantée de forces maléfiques et de divinités immémorables et inconnues.

Nous ne savions pas quelle était notre « position » morale dans le monde. La guerre aura, du moins, eu ce résultat de nous révéler à quel point nous étions aimés, notamment par l'immense Amérique latine, toute prête, si l'on croit des hommes comme M. Graca Aranha, à se considérer comme une plus grande France, aux points de vue intellectuel et moral. — FRANCIS DE MIOMANDRE.

La poste aérienne

Il est donc vrai que nous aurons une poste aérienne officiellement constituée, contrôlée, assurée. On prend acte des efforts déjà fournis, on ne doute pas que ce service ne fonctionne régulièrement d'ici peu. Cela se passe sous le règne de M. Clemenceau.

Ne soyez pas surpris que notre Premier soit favorable à ce mouvement postal aérien. Il est l'ami du progrès. Et puis... Et puis, dans cet ordre de choses, il est un autre stimulant à l'attention du chef de notre gouvernement. Il ne saurait oublier qu'il y a quarante-neuf ans, il avait recouru à l'humble mais courageux aérostat-poste pour sa correspondance. Il était alors maire du dix-huitième arrondissement.



EN 1870 : UNE LETTRE A M. CLEMENCEAU SUR LA POSTE AERIEENNE

ment. A Paris, c'était l'angoissante tourmente de 1870. Des aéronautes avaient été mobilisés par le gouvernement pour établir la liaison entre Paris et la province par la voie des airs. M. Clemenceau ne fut pas le moins empressé à s'en servir. Les succès de Dartois et Yon peuvent compter sur lui.

La nouvelle Arcadie

Un pays, un seul, a été épargné par cette terrible grippe qui a fait beaucoup plus de victimes que la guerre... Dites un peu le nom de cette nouvelle Arcadie ?

C'est la Nouvelle-Calédonie, la terre des forçats !

On attribue cette curieuse immunité aux forêts de mimosa qui couvrent la contrée. Le mimosa appartient à la famille des myricacées. C'est, par excellence, un arbutus antiépidémique et microbicide ; il est plus riche en eucalyptol que l'eucalyptus même.

A Taïti, où croissent des forêts magnifiques, mais sans mimosa, la grippe, au contraire, a causé d'effroyables ravages. Elle a tué, dit-on, un tiers de la population native que Ganguin préférait à celle de Paris.

Les deux thèses

Attestant les claires et belles vertébrées guerrières de la chapelle de Bouvines, M. de l'Estendard réclame, l'autre jour, ici, la transformation de la basilique royale de Saint-Denis en temple de la gloire. Mais un adversaire habile, qui n'aime pas les guerriers, lui oppose des arguments de poids. Il lui rappelle que, dans la nuit du 18 au 19 juillet 1830, les troupes de la République ont occupé la basilique de Saint-Denis, et qu'elles y ont été accueillies avec une hospitalité qui n'a rien de comparable à celle de la chapelle de Bouvines.

Nancy, le 24 mars 1919. Il y a quelques jours, une note paraissait dans votre honorable journal concernant un monument à ériger à la mémoire de la France, un temple à la gloire de notre race, à l'épopée de la Grande Guerre. L'idée est intéressante, et grande. Elle doit de toutes nos forces un grand merci à M. de l'Estendard. Mais pourquoi demander que ce soit à Saint-Denis, l'antique basilique, où Reims n'est que le lieu de nos souvenirs, qui perpétuent les faits de nos héros, les faits d'armes de nos plus glorieux soldats ? M. de l'Estendard insiste sur le choix de nos anciennes cathédrales, et croit trouver, dans les vertébrées guerrières de la bataille de Bouvines, l'argument décisif à sa portée.

Comme auteur des vertébrées de Bouvines, comme auteur de vertébrées à la cathédrale de Reims, je crois pouvoir apporter dans le débat un avis que je crois à jamais en demande d'avis. Je combattrai de toutes mes forces, et je le répète, de toutes mes forces, un pareil projet. Je ne puis penser un instant que Saint-Denis, que Reims puissent jamais recevoir des compositions, des vertébrées retraçant les batailles, les faits d'armes de nos plus glorieux combats de 1914 à 1918. A Bouvines, le monument même, l'église, les échevaux des hommes d'armes, les épisodes de la bataille restreinte, l'effacement des armées, les costumes de l'époque, le décor, les formes, les fenêtres, tout se prêtait au vitrail. J'ai pu arriver à constituer un ensemble qui frappe et retient l'intérêt. Mais je n'aurais pu obtenir ce résultat avec l'ampleur de la bataille moderne ; l'absence de mouvement, d'animation des costumes.

PROFESSEUR...



— Au Collège de France? — Non, de tango... — A la bonne heure!

lumes, négation de la couleur, de cette couleur vibrante qui est tout le vitrail. Du reste, contrairement à l'idée de M. de l'Estendard, il faut reconnaître que la beauté d'un monument est dans l'harmonie de son tout, que les anachronismes qui y sont jetés ne font que détruire l'homogénéité, et, par conséquent, la beauté. Reconstituez la cathédrale de Reims, si vous croyez devoir le faire, mais ne la détruisez pas plus qu'elle ne l'est déjà. Viollet-le-Duc n'a pas toujours été secondé comme il l'aurait voulu, c'est possible ; mais il a eu, du moins, l'idée juste de la pureté des styles, et ce sera son grand mérite. C'est ce qui fait qu'il restera l'auteur de l'harmonie de nos antiques basiliques, et que son nom vivra. Ne soyons pas des iconoclastes !

Le temple de la gloire de nos poètes doit être une œuvre immense, un arc de triomphe sans égal, un panthéon capable de les abriter tous.

Que l'architecte se lève, celui qui créera le nouveau style, le temple qui vivra à travers tous les siècles ! Que tous les artistes qui ont la foi en l'art et le sang français y collaborent, mais de grâce ! que l'on ne profane pas nos antiques monuments, qu'on ne laisse périr la gloire, la pensée et la vie de leur époque !

QUATRE EXPOSITIONS

M. Vallotton, décidément de plaisir, nous montre de la peinture. Dire que cette peinture soit d'une séduction enchanteresse serait exagéré. Elle déconcerte, rebute même, parfois, par son apparente froideur et sa sécheresse systématique. Ce qui la marque, c'est la volonté appliquée, réfléchie, patiente. Rien d'abandonné au hasard, au premier, à la fantaisie. Un savoir considérable, une probité rigide. Parmi les folles et bouillonnantes virginités et truculences de ces quinze dernières années, M. Vallotton, qui a l'horreur du débail, des maîtres de réunion publique, apporte sa note austère, d'une tenue hautaine. Il apparaît aux jeunes gens comme un maître, sa sensibilité, comment, dans le silence, on devient fort, on se domine, on se limite, pour dire juste. S'il est de ceux de plus de sensibilité plastique, il aurait pu jouer un rôle de chef dans l'école moderne, et, peut-être, lui éviter les contraintes ecclésiastiques.

Tel quel, avec sa manière dure, éternelle, et ses défauts si honorables, il est quelque chose d'important. Il possède l'autorité, due à un artiste qui s'est interdit de mentir et pousse le besoin de la logique jusqu'au paroxysme. On sent, en sa présente exposition, un effort de renouvellement, de combiner des accords neufs, des arabesques inédites. Une curieuse influence de Maurice Denis se lit en quelques-uns de ses plus paisibles paysages. Mais la gentillesse ombrieuse des « anciens » Denis fait défaut à M. Vallotton. Et puis, s'il est définitif, c'est sans mystère.

J'arène ne pas donner mon adhésion pleine aux grands nocturnes de guerre, ni des éclatements d'obus, des fumées de gaz asphyxiants, des chemins noirs issus de projecteurs éclairaient, enténébraient et justifiaient difficilement les harmonies sombres et verdâtres. Il y a là des tons aigres, et la guerre, sombre et terrible, ne m'est point suggérée par ces doctes combinaisons. Par contre, le portrait d'une jeune femme à demi nue, et drapée en une robe verte et rose, est d'une sobre et belle discipline.

LE PONT DES ARTS

L'inauguration de la Maison des Journalistes, 20, rue Louis-le-Grand, est fixée au 17 avril. Elle sera présidée par le président de la République.

L'Ecole des Hautes-Etudes Sociales (16, rue de la Sorbonne), consacrera une séance amicale, le mardi 1<sup>er</sup> avril, à 14 h. 1/2, aux œuvres du compositeur brésilien Glauco Velasquez.

Le prochain « Mardi fixe » des artistes et des littérateurs aura lieu aujourd'hui à la Closerie des Lilas, angle du boulevard Montparnasse et de l'avenue de l'Observatoire, à 8 heures du soir.

Le Gauguin, qui laisse Charles Morice, paraîtra prochainement.

On annonce la prochaine publication, dans une édition de bibliophiles, de deux nouvelles inédites de Barbey d'Aurevilly : *Le Cachet d'Onyx* et *L'Enfer*. Cette dernière avait, à la vérité, été éditée par Trébutien.

Pour faciliter les débuts des jeunes auteurs et compositeurs, et pour propager la bonne et saine chanson française, une association littéraire vient de se fonder : La Jeune Chanson. Président d'honneur, M. Xavier Prarond, premier des chansonniers ; vice-président, M. Guy Ségur.

LE VEILLEUR.

LA CURIOSITÉ

Hôtel Drouot. — Salle 3 : Exposition. Succèsion de Mme X... (2<sup>e</sup> vente). Bijoux en or (M. H. Baudouin, M. Reinach).

Salle 9 : Vente. Bibliothèque de M. Octave Mirbeau. Livres anciens. Livres du dix-neuvième et contemporains (M. Lait-Dubreuil, M. Leclerc).

Galerie Petit. — Exposition publique. Collection de M. le baron Denys Cochin. Tableaux modernes (M. Lait-Dubreuil, MM. Bernheim jeune, Durand-Ruel et Vollard).

M. Benito est un agréable virtuose dont les facultés d'assimilation sont évidentes. Parti d'une formule intimiste empruntée à Renard, ce jeune homme éprouve le besoin de se « moderniser » davantage. Aussi, rend-il à André Mare, à Bousignault, à Marie Laurencin, et à Robert Bonfils un hommage indiscret. Pour être tout à fait d'aujourd'hui, M. Benito exploite à merveille le filon de la fausse naïveté. Le meilleur de son effort réside, il me semble, en ses bois gravés.

M. Louis Mainssieux est un solide et probe constructeur de natures mortes. Style franc, faire personnel. Et l'on goûtera la grave douceur de certain portrait féminin.

M. Charles Bischoff, harmoniste rare, garde en ses nouvelles compositions, d'une plus vigoureuse et synthétique structure, ce charme prenant, d'une étrange vaine, qui nous a ravés en ses premiers ouvrages. Ses mises en page, très voulues, s'aventurent parfois jusqu'à la singularité. Qu'il peigne des intérieurs, des bouquets ou une main de jeune fille tenant un fruit, M. Bischoff, en ses accords beiges, bistre et bleu, lumineux et denses, mérite qu'on lui adresse le compliment célèbre : « Vous peignez mystérieux dans le clair. » — LOUIS VAUCHELLES.

Jeunes filles et chaperons

Si les femmes créent les préjugés, les hommes les maintiennent. Nous savons que le chaperon, la diuène, vestiges vénérables des temps antiques, ont disparu pendant la guerre, tués, sans aucun doute, par la jeune indépendance féminine. Les jeunes filles qui ont conduit des automobiles, soigné des blessés, tourné des films, creusé des sillons, savent se conduire toutes seules et prétendent aller partout, sans être accompagnées. Elles ont montré ce dont elles étaient capables, et les hommes ont accepté la situation. Tout le monde était entraîné dans le grand tourbillon. Mais, aujourd'hui, les jeunes filles se représentent aux charmes des bas arachnéens et des robes décolletées ; elles ondulent leurs cheveux au lieu de les cacher. Et les hommes commencent à blâmer une indépendance qui, naguère encore, leur semblait si naturelle. Certains, même, déplorent tout haut l'absence des chaperons. Quels faits peuvent donc motiver ces regrets de mœurs désormais caduques ? Rien moins que les danses nouvelles, qui, à l'origine, furent inventées par les nègres les plus noirs et les moins vêtus dans les primitives forêts africaines.

Les déchus

Une véritable épidémie de Mémoires sévit, en ce moment, parmi les anciens chefs du militarisme allemand. Comme Ludendorff, comme Falkenhayn, et comme beaucoup d'autres encore, voici que le trop fameux amiral von Tirpitz, rentré à Berlin, rédige, assure-t-on, ses souvenirs de guerre. Le certain, c'est que ces chroniques prendront souvent la forme d'un Mémoire justificatif. Ainsi, le général von Beseler, qui fut gouverneur général de Varsovie, est accusé, devant le Parlement de Weimar, d'avoir pris la fuite avec toute la garnison, pourtant considérable, à la seule vue d'une poignée de Polonais armés. Il ne résistera sans doute pas au plaisir de se défendre par écrit. Et si tous ces foudres de guerre font front de leur plumme avec autant d'empresse que jadis de leur épée tournoyée aiguillée, de beaux jours sont réservés pour les amateurs de documents historiques... sujets à caution.

LE PONT DES ARTS

L'inauguration de la Maison des Journalistes, 20, rue Louis-le-Grand, est fixée au 17 avril. Elle sera présidée par le président de la République.

L'Ecole des Hautes-Etudes Sociales (16, rue de la Sorbonne), consacrera une séance amicale, le mardi 1<sup>er</sup> avril, à 14 h. 1/2, aux œuvres du compositeur brésilien Glauco Velasquez.

Le prochain « Mardi fixe » des artistes et des littérateurs aura lieu aujourd'hui à la Closerie des Lilas, angle du boulevard Montparnasse et de l'avenue de l'Observatoire, à 8 heures du soir.

Le Gauguin, qui laisse Charles Morice, paraîtra prochainement.

On annonce la prochaine publication, dans une édition de bibliophiles, de deux nouvelles inédites de Barbey d'Aurevilly : *Le Cachet d'Onyx* et *L'Enfer*. Cette dernière avait, à la vérité, été éditée par Trébutien.

Pour faciliter les débuts des jeunes auteurs et compositeurs, et pour propager la bonne et saine chanson française, une association littéraire vient de se fonder : La Jeune Chanson. Président d'honneur, M. Xavier Prarond, premier des chansonniers ; vice-président, M. Guy Ségur.

De Reykjavik, on mande la mort de M. Gudmund Gudmundsson, le plus grand poète de l'Islande. Le Parlement islandais lui avait accordé une pension annuelle de mille couronnes.

LE VEILLEUR.

LA CURIOSITÉ

Hôtel Drouot. — Salle 3 : Exposition. Succèsion de Mme X... (2<sup>e</sup> vente). Bijoux en or (M. H. Baudouin, M. Reinach).

Salle 9 : Vente. Bibliothèque de M. Octave Mirbeau. Livres anciens. Livres du dix-neuvième et contemporains (M. Lait-Dubreuil, M. Leclerc).

Galerie Petit. — Exposition publique. Collection de M. le baron Denys Cochin. Tableaux modernes (M. Lait-Dubreuil, MM. Bernheim jeune, Durand-Ruel et Vollard).

Mme Esverri avait bien fini par prendre le dessus sur le mal, mais elle n'arrivait pas à se débarrasser de ce qu'on est convenu d'appeler les suites de la grippe. « J'ai fini par avoir raison de la grippe », écrivait-elle, mais bien que n'ayant plus de manifestations aiguës, ce mal n'avait laissé aucune trace. Malgré les soins, je ne sentais pas revenir les forces, je restais pâle, sans entrain, toujours maussade et morose. J'avais toujours quelque malaise pour tout faire, et gâter mes journées, quelquefois mes nuits, et tout particulièrement des névralgies. Par là-dessus, toujours, une immense fatigue. Dans notre journal, *Petit Parisien*, j'avais toujours lu les attestations de guérison par les Pilules Pink, qui y sont publiées. Sans les avoir expérimentées, j'avais une très bonne opinion de leur remède, qui fournissait tant de preuves de guérison et j'ai pensé qu'elles pourraient me débarrasser de ces suites de la grippe. Les Pilules Pink n'ont pas manqué. Grâce à elles, j'ai retrouvé mon excellent état d'autrefois. Une amie amie, voyant les beaux résultats obtenus par moi, a pris aussi vos pilules et s'en est bien trouvée, et mon mari lui-même, quand il se sentait fatigué, prend quelques Pilules Pink, ce qui le remet parfaitement d'aplomb.

Notre conte, est fini sur la guérison de Mme Esverri. Le précepte est celui-ci : Les Pilules Pink seront avec vous.

Quand il se défend contre le mal, l'organisme fait un très gros effort, il lutte à outrance, il se défend par tous ses moyens propres. Rien d'étonnant à ce qu'après la victoire, l'organisme, après son gros effort, soit un peu essoufflé et pantelant. C'est grâce au sang que l'organisme a pu lutter, mais il a dû faire dans la lutte une consommation énorme de ses globules rouges et blancs. Le nombre de ces globules a diminué beaucoup, le sang n'est donc plus aussi riche, aussi pur, aussi rouge. Et c'est vous explique l'état de convalescence. Dans l'état de convalescence, le sang est en train de se refaire, mais il se refait lentement. Aidez-le, prenez les Pilules Pink, qui donnent du sang avec chaque pilule.

Les Pilules Pink sont souveraines contre l'anémie, la chlorose, la faiblesse générale, les maux d'estomac, migraines, névralgies, sciatique, rhumatismes, douleurs, épuisement nerveux, neurasthénie.

Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie P. Barte, 23, rue Balbo, Paris. 3<sup>e</sup> fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les 6 boîtes, franco, plus 0 fr. 10 de timbre-taxe par boîte.

THÉÂTRES

Mlle SPINELLY  
REVIENDRA AU THÉÂTRE  
Nous avons dit que Mlle Spinelly allait débiter prochainement au Casino de Paris dans la revue nouvelle de MM. Arnaud et Albert Willemetz. Mais la charmante artiste a l'intention de revenir au théâtre.



Mlle SPINELLY

qu'elle avait quitté après le succès remporté par elle dans *Kiki*, au Gymnase. C'est ce qu'elle nous a confié hier :

— Je suis en pourparlers, d'une part, avec M. Léon Volterra pour créer un théâtre principal rôle de la *Comédie*, est dans l'escalier, de M. Yves Mirande, au Théâtre de Paris. Je suis, d'autre part, présentée par M. Quinson, pour jouer la féerie-royale de MM. Rip et Régis Gignoux, au Palais Royal. Enfin, M. Lucien Rozenberg m'a demandé de faire une création à l'Athénée dans la *Souris d'hôtel*, une comédie nouvelle de MM. Arnaud et Griboulin. Comme vous voyez, tout cela n'est qu'à l'état de projet, et, peut-être que, d'ici là, je pourrais apprendre une nouvelle qui, je crois, sera intéressante.

— Directrice de théâtre ? — Mais ne répond pas.







